

Notre planète est le témoin de toutes les existences passées et c'est vraiment à cet endroit qu'a lieu le miracle de l'immortalité.

- Christophe Perton -

**Évangile de la nature**



**TNS** Théâtre National de Strasbourg

Saison 23-24

# Entretien avec **Christophe Perton**

Qu'est-ce qui t'a donné envie de mettre en scène  
*De rerum natura* de Lucrèce ?

Vers la fin du mois d'octobre 2020, j'étais en tournée avec *Les Parents terribles* de Jean Cocteau quand le couvre-feu a été déclaré. Comme toujours, monter une tournée avait été d'une grande complexité. L'arrêt a été brutal – même si nous l'avions senti arriver avec les premières décisions de distanciation des spectateurs dans les salles. C'était un épisode invraisemblable. Quelques jours plus tôt, le 16 octobre 2020, Samuel Paty a été décapité. L'assassinat de ce professeur d'histoire-géographie par un jeune extrémiste religieux radicalisé m'a bouleversé. Je continue souvent d'y penser. Qu'un professeur – par ailleurs décrit comme l'antithèse d'un provocateur – qui voulait essayer d'éclairer ses élèves, enseigner, transmettre, faire son métier avec passion et conviction, connaisse un sort aussi abominable, cela m'a profondément traumatisé. Je devais travailler sur le report des dates de représentations qui avaient été annulées, mais je dois dire que j'étais totalement pollué par cette

atrocité, je broyais du noir. Je viens moi-même d'un milieu familial très marqué par la religion, par une sorte d'intolérance religieuse liée à la tradition dans certains milieux populaires ancrés dans des valeurs morales dogmatiques. Je m'en suis détaché lorsque j'étais pré-adolescent, vers 14-15 ans, mais j'ai vu à quel point le rigorisme religieux pouvait conduire à des malheurs familiaux, des catastrophes, des traumatismes. Je pensais à toute cette violence, tous ces massacres provoqués par des religions à travers le monde et les époques, aux morts accumulées au fil du temps. J'ai eu besoin de relire de la philosophie, des ouvrages que j'avais découverts sur le tard parce qu'on ne les enseignait pas dans le type de filière où j'avais atterri avant de quitter très prématurément le lycée. La philosophie, c'est par essence l'initiation à un art de vivre, c'est l'accès à des outils de pensée, de liberté, d'altérité, de connaissance de soi. C'est la toute première matière que l'on devrait enseigner dès le plus jeune âge et elle se conjuguerait de nos jours avec encore plus de sens à l'approche, l'étude et la compréhension du monde et de la nature. Épicure débute d'ailleurs sa *Lettre à Ménécée* en disant : « Qu'on ne remette pas la philosophie à plus tard parce qu'on est jeune et qu'on ne se lasse pas de philosopher parce qu'on est âgé. Il n'est jamais pour personne ni trop tôt ni trop tard lorsqu'il s'agit

d'assurer la santé de l'âme.» J'imagine que face à la modernité de la pensée, des thèmes et de la rhétorique des philosophes de l'Antiquité, pas mal de très jeunes gens seraient bluffés d'entendre résonner, en dehors de toute idéologie, une parole si ancienne faire sensiblement écho à leurs vies. En ce qui me concerne, longtemps après être entré dans la vie active, j'ai voulu rattraper mon retard, furieux d'avoir été écarté de ces matières et me suis plongé dans toutes sortes de bouquins que j'enchaînais, lisant souvent sans tout à fait les comprendre. J'avais une fascination particulière pour les présocratiques. Je suis toujours émerveillé par ces intellectuels qui mêlaient la poésie aux mathématiques, à la physique, l'astronomie – Pythagore, Thalès, Euclide, Leucippe, Démocrite... – ces grands savants grecs porteurs d'une connaissance phénoménale. À travers mon apprentissage indépendant je pressentais leur rapport au monde, à l'univers, à la nature, agir sur moi comme une transmission presque surnaturelle. Lucrèce dans son poème affirme que le temps n'existe pas, et cette assertion je la perçois depuis toujours comme si l'empreinte de ces penseurs avait gravé dans la terre quelque chose de profond, de tellurique, qui nous parvient comme une vibration bien vivante. Notre planète est le témoin de toutes les existences passées et

c'est vraiment à cet endroit qu'a lieu le miracle de l'immortalité. Ils avaient perçu l'importance primordiale de l'univers et transformé son chaos en théorisant le cosmos, qui signifiait littéralement l'organisation, l'harmonie. Tout cela, je le ressens concrètement comme à travers un rêve millénaire qui résonne dans mon rapport à la vie et aux êtres vivants. Et c'est pour cela que dans la solitude de ce confinement imposé [le deuxième confinement a commencé le 30 octobre 2020], j'ai éprouvé un besoin presque vital de me replonger dans ces lectures et dans le poème de Lucrèce *De rerum natura*. Je l'avais découvert en 1995, au moment où je mettais en scène le *Faust* de Nikolaus Lenau [écrivain autrichien, né en 1802 et mort en 1850] au Théâtre de Gennevilliers. Lenau est un magnifique poète révolutionnaire qui, en protestation du *Faust* de Goethe, a lui aussi écrit sur le mythe. Méphistophélès y apparaît plutôt comme un rationaliste qui essaie d'enseigner une forme d'athéisme à Faust et l'arracher à l'illusion de Dieu. À un moment, Faust veut faire un voyage sur les océans pour se retrouver dans la solitude et s'affronter à la toute-puissance de la nature. Alors le Diable lui propose, pour ne pas qu'il s'ennuie, d'emmener le *De rerum natura* de Lucrèce. Cette réplique m'avait amusé et intrigué, j'ai voulu découvrir le texte en question et j'ai été époustoufflé.

« Il y a une telle  
générosité, un tel  
désir de transmettre,  
de partager, d'offrir !  
Il n'est ni moraliste  
ni idéologue, son  
poème est un don. »



Pendant le confinement, je me suis donc replongé dans le texte et dans mes notes de l'époque – j'en prends souvent lors de mes lectures. Par bonheur, j'avais deux très belles traductions chez moi. En les lisant, j'ai senti que c'était une œuvre qui me redonnait du souffle, de l'envie. Lucrèce est un pédagogue merveilleux, il s'adresse d'ailleurs à un disciple. Il y a une telle générosité, un tel désir de transmettre, de partager, d'offrir ! Il n'est ni moraliste ni idéologue, son poème est un don. De ce point de vue, il me fait beaucoup penser à Pasolini : il y a une immense générosité intellectuelle. Cette lecture m'a réconforté. Sans véritable but dans un premier temps, j'ai eu envie de travailler à une adaptation du poème. Et j'y ai consacré ainsi deux années en apnée au milieu des 7 400 vers qui constituent cette œuvre incomparable.

Que sait-on de Lucrèce et des travaux d'Épicure [philosophe grec, né en 342 ou 341 av. J.-C. et mort en 270 av. J.-C.] dont il s'est inspiré pour écrire *De rerum natura* ?

Lucrèce est l'un des premiers atomistes. Il reprend effectivement à son compte les théories de son maître, Épicure – qui avait lui-même prolongé les travaux de Leucippe et Démocrite – dont il ne reste aujourd'hui qu'une trentaine de pages sur la

quarantaine de livres qu'il a consacrés à l'étude de la nature et de l'atome. Lucrèce, qui a probablement tenu en main l'œuvre en question, offre, 400 ans après, une transmission, une photographie merveilleuse de sa pensée. Il théorise en termes concrets et presque scientifiques l'atome, qu'il considère en tant qu'origine de toute chose, et pousse son raisonnement jusqu'à exposer la naissance et la création de l'univers, des étoiles, de notre système solaire, de la terre et de ses ressources, par l'étude, l'observation, la raison, le rationalisme. Au-delà de cela, il y a dans ses enseignements et dans son poème le miroir de son époque : les guerres civiles entre Rome et l'Italie qui sont des carnages monstrueux, la régression absolue dont il est le témoin, entre le monde qu'il a étudié, la République d'Athènes – qui est son modèle comme elle l'a été pour l'humanité – et la fin de cette République avec la guerre du Péloponnèse, celles avec les Perses, puis l'expansion de l'Empire romain. La République d'Athènes avait posé les jalons d'une société fondée sur le partage, l'équité, la représentation du peuple au cœur des institutions politiques, l'enseignement, la culture. Quand on pense qu'à cette époque, Euripide, Eschyle, Sophocle, ont joué leurs pièces dans le théâtre de Dionysos à Athènes et que, 200 ans plus tard, les grandes écritures doivent faire place aux gladiateurs et aux jeux, on comprend

la douleur qu'a pu éprouver Lucrèce devant une forme de régression allant de l'intelligence vers le tout divertissement. Puis ce fut une autre forme de régression où la philosophie a laissé une place dominante au fait religieux notamment avec la puissance de l'avènement du monothéisme. On glisse alors de la complexité de « penser » vers la facilité de « croire ». En tout cela, j'ai vu un parallèle très évident entre cette époque et la nôtre. C'est ce qui m'a amené au désir de donner à entendre ce texte, dans une démarche qui est celle du partage. Ce n'est pas une leçon et il ne s'agit pour rien au monde de stigmatiser quiconque mais, au contraire, de voir comment ce texte peut être éclairant. Lucrèce ne nie d'ailleurs pas la possibilité d'une transcendance.

Il relie l'esprit au corps, comme un tout...

Absolument, un tout inséparable, et qui connaît aussi la finitude. Avant que les chrétiens inventent le concept religieux de la résurrection, Épicure et Lucrèce théorisent celui, scientifique, de la régénérescence : rien ne va au néant, tout se reconstitue, tout redonne vie. Il parle de la mortalité de chaque corps qui se reconstitue en autre chose par la transformation de l'atome. C'est fou d'aller aussi loin et d'arriver à théoriser non seulement la naissance de la Terre mais la naissance de l'univers.

Dans son poème, il décrit le Big Bang, l'expansion de l'univers, la naissance des planètes et des systèmes solaires, la rotation des astres et des corps célestes à travers l'univers. Il décrit l'infini, l'absence de centre de l'univers – sur lequel s'est acharnée l'église catholique à l'époque de l'Inquisition. L'avance qu'il a sur nombre de savants est hallucinante. Les plus grands – Copernic, Giordano Bruno, Galilée, Einstein... – ont tous eu *De rerum natura* pour livre de chevet. Ils s'en sont inspirés. Comme l'ont fait les politiques et les philosophes – Pascal, Montaigne, Rousseau, Spinoza... tous se sont inspirés de la pensée de Lucrèce, très impressionnés par la puissance de ses raisonnements. Il a vraiment éclairé aussi bien la philosophie que la littérature – Molière l'a traduit et a repris des passages entiers de Lucrèce dans ses pièces, et Shakespeare l'avait précédé, le citant lui aussi. Lucrèce est partout, son œuvre a ruisselé à travers la science, la littérature, la poésie... Le miracle tient dans le fait que son texte semblait voué à disparaître.

Il a été largement critiqué, dissimulé, et détruit avec la montée en puissance du prosélytisme chrétien; Saint Jérôme au III<sup>e</sup> siècle, tout en s'assurant de la postérité de sa version canonique de la Bible, écrivit une note absurde, une sorte de *fake news* sur Lucrèce, le faisant passer pour un dingue illuminé et mélancolique qui se serait

suicidé. Le texte a plongé dans l'oubli et aurait pu disparaître totalement si une copie n'avait refait surface vers 1470, levant la chape obscurantiste qui s'est abattue durant des siècles, et participant fortement par sa redécouverte à l'avènement de la Renaissance. L'exemple le plus merveilleux tient d'ailleurs dans *La Naissance de Vénus* de Botticelli qui s'inspire et se revendique très clairement du texte de Lucrèce.

Comme tu le disais, il ne reste rien ou presque des écrits d'Épicure. Sait-on si Lucrèce a pleinement reproduit sa pensée ou s'en est éloigné par certains aspects ?

Les fragments de l'œuvre d'Épicure nous sont parvenus par un autre admirateur du III<sup>e</sup> siècle, Diogène Laërce, qui cite trois lettres essentielles dans lesquelles le philosophe entreprend de résumer trois de ses thèmes d'étude : l'atome, les corps célestes, et sa théorie du plaisir, qui n'a d'ailleurs rien du plaisir purement hédoniste auquel se rattache désormais de façon erronée l'adjectif «épicurien». Lucrèce développe ces trois thèmes de façon exhaustive. Il avait une telle admiration pour lui qu'*a priori* son œuvre est le reflet de la pensée d'Épicure. Il déclare d'ailleurs dans son poème qu'il n'envisage surtout pas de s'affronter à lui, ni de chercher à l'égaliser, mais s'attache

seulement à mettre ses pas dans les siens. Il y a toutefois une différence remarquable entre eux. Épicure rejetait la poésie qu'il considérait comme une coquetterie inutile et avait souhaité écrire une œuvre qui, contrairement à celle d'Homère (qui était un modèle du genre dans l'antiquité), se baserait sur un strict contenu scientifique, avec la rigueur du vocabulaire que cela induisait. Mais Lucrèce est aussi un poète et son œuvre a fasciné jusqu'aux pires censeurs, qui l'ont parfois laissée circuler, tant ils appréciaient la beauté de son style. Mais par le contenu de son œuvre Lucrèce demeure bel et bien un rationaliste, tout aussi partisan qu'Épicure d'affronter la vie, d'en profiter au sens justement philosophique du terme. C'est un philosophe qui insuffle une vraie force de vie.

Il y a aussi un rapport à la simplicité. Je pense au passage où il dit que la meilleure des choses à faire est d'être sur l'herbe avec des amis, échanger des pensées... On n'est pas dans un rapport sacralisant...

Absolument. C'est la partie plus philosophique – qui fait penser à Sénèque, aux stoïciens, en plus joyeux – sur la meilleure façon de vivre. C'est précisément vivre simplement et ne pas chercher à tout prix la richesse, les honneurs, la gloire mais se contenter de peu parce que c'est la meilleure

« Lucrèce est partout,  
son œuvre a ruisselé  
à travers la science,  
la littérature, la poésie... »

façon d'être heureux. De nombreux courants philosophiques l'ont rejoint de ce point de vue-là. C'est tellement vrai et salutaire! Je tenais à finir par le passage sur la naissance de la démocratie d'Athènes pour cette raison. Dans l'ordre du texte original, Lucrèce termine son poème par le récit de la peste qui s'abat sur Athènes. Je trouvais cette fin très sombre, avec un aspect apocalyptique et pessimiste. À la fin il déclare : « Le désespoir était à ce point répandu que désormais ni dieux ni religions n'importaient plus du tout. » Les hommes avaient oublié les dieux, qui eux-mêmes les avaient oubliés, et ils comprenaient donc que tout était fini. Ça semble effectivement très sombre mais c'est finalement plutôt cynique et provocateur, au sens où Lucrèce dit : « Occupez-vous plutôt de comprendre et d'analyser les maladies, d'en chercher les remèdes pour les éradiquer, plutôt que de toujours vous en remettre à des prières aussi vaines que vos dieux sont inutiles. » Mais dans mon adaptation, j'ai fait l'inverse : je commence par l'épidémie. J'avais été saisi par ce passage en plein confinement; Lucrèce raconte comment une épidémie s'abat sur l'humanité – ce que nous étions tous en train de vivre. Et je finis par la naissance de la République d'Athènes, toutes les perspectives progressistes et les lumières offertes par ce renouveau politique et social.



Stanislas Nordey portera ce poème. Comment vous êtes-vous rencontrés et qu'est-ce qui l'a fait penser à lui ?

J'ai vu Stanislas jouer à plusieurs reprises ces dernières années. Avant, je le connaissais comme metteur en scène, j'ai vu beaucoup de ses spectacles. Nous nous sommes connus de loin, nous n'étions pas sur les mêmes territoires, nous ne faisons pas partie des mêmes familles théâtrales, nous avons des esthétiques de théâtre différentes, mais nous avons toujours partagé des affinités électives du point de vue de l'écriture et de la littérature. Il y avait une sorte de « fraternité littéraire » qui pouvait nous réunir. Nous avons l'un comme l'autre mis en scène plusieurs textes de Pasolini, Peter Handke, Marie NDiaye... En le voyant jouer, il y a eu une évidence. Je l'imaginais porter le texte de Lucrèce. Je ne vois pas le poème comme un texte purement théorique, je veux vraiment qu'il y ait une incarnation organique du personnage de Lucrèce. Quand on pense à l'Antiquité, aux philosophes grecs, on imagine toujours des vieux sages barbus. Mais Lucrèce est mort jeune, à 43 ans, et on peut supposer qu'il a écrit *De rerum natura* quand il avait entre 30 et 35 ans. C'est l'œuvre de sa vie. À mes yeux, Stanislas a cette chose très singulière : il est un « vieux jeune homme ». Il a gardé toute la fougue d'un jeune homme, dans sa

manière d'être en colère, de s'indigner, dans sa manière de porter les textes, dans son regard. Il a en lui une vibration, qu'il transmet. Il m'a d'emblée paru très proche de l'image que j'avais de Lucrèce. De plus, j'adore travailler avec des acteurs qui sont des metteurs en scène. Je pense qu'il y a une compréhension réciproque de ce que signifie la solitude de mettre en scène. On sent vite, au travers de la relation qu'on a avec quelqu'un, la confiance qui existe ou non. En l'occurrence, je me suis senti très en confiance dans la discussion que nous avons eue ensemble sur le projet. Stanislas a été lui aussi très touché par le texte. L'idée de faire ce spectacle ensemble s'est conclue rapidement.

Peux-tu parler du choix d'avoir commandé une nouvelle traduction du texte à Marie NDiaye ?

Nous avons finalement réalisé cette traduction ensemble. Je n'avais pas mesuré la gageure que représentait un tel travail et très vite Marie m'a proposé que nous nous répartissions les différents chants du texte. Le poème a été énormément traduit. Les latinistes aiment travailler sur *De rerum natura* parce que c'est un cas d'école. La langue de Lucrèce est d'une difficulté folle. Il s'en prend violemment à la langue latine de son époque, la jugeant incapable de retranscrire,

avec la profondeur et la complexité du vocabulaire nécessaires, les théories qu'il veut mettre en œuvre pour expliquer, justement, toute la complexité de la pensée d'Épicure.

J'ai lu avec beaucoup d'application six traductions différentes. J'en ai choisi deux, que je trouvais remarquables, parce que chacune d'elle est une gageure. Olivier Sers [dont la traduction est éditée par Les Belles Lettres, 2012] a voulu trouver une équivalence de la prosodie latine : le texte de Lucrèce étant en hexamètres dactyliques, il a pris le parti de le transcrire en alexandrins. Ce sont des vers libres, des alexandrins non rimés, mais il respecte le principe de l'hémistiche. De fait, son texte est extrêmement rythmé, mais du fait de cette contrainte, il est parfois assez complexe. Lorsqu'on le lit, c'est très mélodique, musical, mais d'un accès parfois difficile. José Kany-Turpin a fait une traduction merveilleuse [éditée par Flammarion en 1997], mais le texte, très précis sur le sens, ne répondait pas toujours à mon souci de la prosodie qu'impliquait le théâtre. À l'époque où j'ai travaillé sur l'adaptation, je n'avais aucun but précis ; j'occupais mon confinement de cette manière. J'ai donc travaillé sur les deux traductions et j'ai pris des passages dans l'une ou l'autre pour constituer mon adaptation, un montage. Dans le poème de Lucrèce, il y a énormément de redites, comme des

« Je trouve le mot  
"évangile" très beau  
– d'autant plus  
associé à la nature.  
La nature apporte  
elle-même sa bonne  
nouvelle. »

« copié-collé ». On ignore si c'est Lucrèce lui-même qui a repris certains passages dans plusieurs chants ou si les copistes, au fil du temps, ont fait des erreurs. Toujours est-il qu'il y a une certaine confusion dans l'ensemble. J'ai choisi d'inverser certains chants, de faire basculer des passages de l'un dans un autre. J'ai fait ma cuisine en toute liberté. Par la suite, en le lisant, je me suis dit qu'il y avait là un bel objet de théâtre. J'avais envie d'aller plus loin. J'ai écrit aux deux traducteurs, qui m'ont répondu qu'ils étaient d'accord sur le principe des traductions mélangées. Mais au hasard d'une discussion où nous nous étions retrouvés chez moi, j'ai parlé avec Marie NDiaye de ce travail en cours. Je savais qu'elle avait traduit deux textes dans une nouvelle édition de La Bible [éditée par Bayard en 2001. Marie y a traduit « Livre de Ruth » et « Livre de Judith », avec, respectivement, les exégètes Aldina da Silva et Maurice Roger]. Je lui ai donné l'adaptation à lire ; elle ne connaissait pas le texte de Lucrèce et a été émerveillée et impressionnée. Alors je lui ai demandé si elle serait tentée de m'accompagner pour en faire la traduction. Elle était partante. J'ai contacté Alain Gluckstein, qui est latiniste, et je lui ai commandé un « mot à mot ». C'est un homme merveilleux, qui a fait un travail remarquable pour livrer un matériau brut, parfaitement littéral. Le latin offre de nombreuses

possibilités, une liberté extrêmement grande dans la traduction. Une même phrase peut avoir plein de sens différents. C'est d'ailleurs pourquoi, d'une traduction à l'autre, les extrapolations sont larges et possibles.

Mener ce travail de traduction ensemble, aux côtés de Marie, a été l'occasion d'unifier le texte de l'adaptation. Et ce sera aussi une occasion de nous réunir avec Stanislas pour répondre à ses questionnements d'interprète. Je trouve très beau que l'on forme ce trio autour de Lucrèce, car j'ai beaucoup travaillé avec Marie, et Stanislas a aussi travaillé avec elle au TNS [elle était autrice associée]. La version que nous avons finalisée est très contemporaine, tout en restant extrêmement proche de la littéralité du latin.

*De rerum natura* est souvent traduit par *De la nature* ou *De la nature des choses*. Comment est venu le choix du titre *Évangile de la nature* ?

Il est né de mon premier travail d'adaptation. Dans la préface de sa traduction, Olivier Sers compare le texte de Lucrèce – qui a vécu un siècle juste avant le Christ – à un véritable évangile. Littéralement, «évangile» signifie «bonne nouvelle». Et vu qu'il s'agit d'une adaptation et que ce n'est pas le *De rerum natura* littéralement que je mets en scène

mais un montage que j'ai réalisé, je me suis autorisé ce titre, *Évangile de la nature*. Et il est resté. Je trouve le mot « évangile » très beau – d'autant plus associé à la nature. La nature apporte elle-même sa bonne nouvelle.

Comme je le disais, on sait que les Chrétiens, les premières congrégations, ont tout fait pour faire disparaître le texte de Lucrèce, qui était évidemment un obstacle au prosélytisme. Mais je précise que ce choix de titre n'a aucun aspect provocateur dans mon esprit; il s'agit d'attirer la curiosité. Le titre *De la nature* est un intitulé très philosophique. Or, je veux partager le texte avec un public le plus large possible, des gens qui n'ont pas forcément lu de la philosophie. Lucrèce embrasse énormément de questions. Bien sûr, les questions religieuses : il a souffert monstrueusement de la religion et de ce qu'elle a provoqué de guerres, de conflits, d'oppositions, de meurtres. Il était affligé par les superstitions de ses contemporains. Mais il y a aussi la célébration de la nature comme *alma mater* [mère nourricière], la nature qui donne naissance, qui nourrit. Cette dimension écologique, voire panthéiste de la nature me paraissait forte, très vraie, très concrète. Il y a même un échange avec la nature, qui est incarnée dans le texte – elle devient vraiment un personnage à part entière. Je trouve magnifique qu'il arrive à ce point à faire de la Terre

la métonymie d'une mère. Arriver à incarner cette pensée, c'est rendre évident la nécessité impérative, impérieuse, d'en prendre soin, de l'aimer. Ce n'est pas de l'idéologie, c'est de la survie.

Le texte est adressé à un « tu », mais on sent que sa destination va bien au-delà. Comment souhaites-tu traiter ce mode d'adresse ?

Dans le texte, le disciple auquel Lucrèce s'adresse est Memmius. Mais oui, bien sûr, Lucrèce s'adresse, à travers lui, au monde. Il parle aux civilisations à venir, à l'univers.

*Évangile de la nature* est un seul en scène mais je le rêve comme une sorte d'opéra. Lucrèce lui-même parle de « chants ». C'est un peu comme chez Homère, il y avait la volonté d'en faire un poème chanté. J'ai tendance à me méfier de l'aspect purement pédagogique au théâtre. Quand quelqu'un parle, explique, ça peut vite devenir une sorte de pensum. J'aimerais que la parole ait un caractère épique et soit incarnée. J'aimerais faire renaître la figure de Lucrèce sur scène, qu'il ne s'agisse pas simplement d'un acteur qui s'adresse au public. Ce serait d'ailleurs une possibilité car à la lecture du texte seul, on est déjà ébahis par la puissance de la parole. Mais j'ai besoin d'aller plus loin, d'en faire un acte théâtral



«*Évangile de la nature*  
est un seul en scène  
mais je le rêve comme  
une sorte d'opéra. »

Comment travailles-tu avec Emmanuel Jessua et Maurice Marius, qui vont composer les musiques du spectacle ?

Tous deux travaillent avec moi depuis plusieurs années. Nous allons créer une sorte de *continuum*. Je veux qu'il y ait une dimension cosmique, un peu futuriste. Ce ne sera pas une musique invasive, mais elle va accompagner la voix, se mélanger à elle. L'idée est de former un tout, comme un opéra qui mêle la parole à la musique. Nous nous inspirons du principe de l'ostinato – les schémas de musique répétitive, qui ont été visités par des gens comme Philip Glass ou Steve Reich. La musique n'est pas là pour illustrer mais va se composer avec la parole. Je vois le spectacle comme un oratorio. La composition fait intervenir à la fois des instruments électroniques et un orchestre symphonique. Dans l'absolu, on pourrait rêver à une reprise avec un orchestre qui jouerait en *live*.

Tu crées toi-même la scénographie. Peux-tu parler de l'espace auquel tu as pensé ?

Nous sommes dans un espace épuré, qui travaille sur la rotation, la circularité. Il est presque toujours en mouvement, mais ce mouvement est extrêmement lent. Il évoque la rotation de l'univers. Le sol est noir, comme un univers vide et profond,

avec des reflets. Au centre, il y a une scène ronde où est représenté le ciel d'une toile de Caspar David Friedrich [peintre allemand né en 1774 et mort en 1840]. Je trouve séduisant que l'œuvre d'un peintre de la nature soit le lieu du poème. Éric Soyer crée les lumières du spectacle. Nous allons donner une grande place à la lumière et à ces mouvements de ciel, très lents, qui donneront l'idée du vertige d'une rotation permanente.

**Christophe Perton**

Entretien réalisé par Fanny Mentré,  
collaboratrice littéraire et artistique au TNS,  
le 14 avril 2023

# Entretien avec **Stanislas Nordey**

Qu'est-ce qui t'a donné envie de te lancer dans l'aventure du poème de Lucrèce ?

Je n'avais pas le texte en tête au moment où Christophe Perton me l'a proposé, mais j'avais un souvenir très fort du spectacle *La Nature des choses* mis en scène par Jean Jourdeuil et Jean-François Peyret [créé à la MC93 – Maison de la culture de Seine-Saint-Denis à Bobigny en 1990] – curieusement un souvenir plutôt visuel.

La première des choses est que je suis depuis longtemps le travail de Christophe, la manière dont il éditorialise ses spectacles, c'est-à-dire les textes qu'il choisit de mettre en scène : la plupart du temps, ce sont des textes que j'aurais pu monter moi aussi, qui m'intéressent. Donc, on se suit de loin en loin. Alors, quand il m'a parlé du poème de Lucrèce, j'y ai prêté attention car c'est quelqu'un qui sait choisir les textes.

En le lisant, j'ai été embarqué par la langue – alors même que ce n'était pas encore la traduction de Marie NDiaye. J'ai été totalement saisi aussi par la

profondeur de ce qui se disait. J'ai été frappé : les 2000 ans de christianisme nous ont fait tellement de mal sur la question de la connaissance de l'univers ! Tout ce que dit Lucrèce à son époque sur le cosmos, sur l'atome, le climat est époustoufflant ; on a l'impression que certaines choses auraient pu être écrites hier. C'est cette puissance de la langue et du raisonnement qui m'ont embarqué. Très vite, j'ai su que la nouvelle traduction serait écrite par Marie NDiaye – en collaboration avec Christophe –, c'était évidemment une raison supplémentaire pour m'engager dans le projet car je savais qu'elle travaillerait la langue en allant à l'essentiel et que le texte serait vraiment goûteux.

Une autre raison est qu'en tant qu'acteur, j'aime me laisser emporter dans des endroits où je n'irais pas de moi-même – je n'aurais pas été chercher du côté de Lucrèce, je vais vers les textes contemporains. En général, les choix que je fais sont liés au fait d'aller vers ce que je n'ai jamais fait, aller sur un terrain un peu aventureux.

Le texte est bouleversant. Cela faisait longtemps qu'un texte ne m'avait pas autant pris à la gorge, malgré moi. On se situe avant le christianisme, donc Lucrèce n'a pas été persécuté comme Galilée ou Giordano Bruno, mais on sent qu'il était quand même très seul dans ce qu'il défend. Christophe me demande d'être Lucrèce, c'est-à-dire de me

mettre dans la peau de cet homme au moment où il écrit cela, au moment où il n'est sans doute pas suivi par ses pairs, il est peut-être même moqué. Et je trouve magnifique le rapport de Lucrèce à Épicure, cette position de passeur. « Épicure, dieu de la philosophie », dit-il à un moment. Je trouve très émouvant cet exercice d'admiration, parce qu'on sent aussi une forme d'humilité chez Lucrèce, il ne revendique pas la découverte de toutes les choses dont il parle, il veut juste aider à faire entendre la force d'une parole, d'une pensée d'un homme qui, dans la foulée du siècle athénien, pose des bases de connaissance, de compréhension pour tous. Christophe a fait des choix dans son adaptation. Il y a bien sûr des affirmations scientifiques qui sont obsolètes dans les connaissances d'Épicure et donc dans le texte de Lucrèce, des choses qui peuvent sembler naïves aussi – et qui n'ont pas été gardées. Mais c'est ce qui est beau : cet état des lieux d'un homme qui regarde la nature et qui la décrit, qui va au-delà de ce que l'on voit.

Peux-tu parler de la traduction de Marie NDiaye ?  
A-t-elle fait le choix de versifier le poème ?

Marie nous avait transmis des premiers essais. Au début, elle tenait à la versification. Nous avons relu les premiers passages ensemble. Nous lui

avons dit «sois libre». Il fallait qu'elle puisse se libérer de la forme des vers, on sentait que cela la contraignait dans le geste et que ce n'était pas forcément nécessaire. Elle a remis le travail sur l'établi et nous avons à présent une version très belle, moins formelle. Elle était partie sur la piste des vers donc il en restera forcément quelque chose, mais elle a libéré la bride, le cheval. De toute façon, la langue de Marie est très musicale, donc il n'y avait pas besoin d'affirmer encore plus cet aspect.

Dans le premier travail à la table avec Christophe, on avait testé plusieurs traductions qui n'étaient pas celles de Marie. Ensuite, Marie a traduit le prologue qu'on a tout de suite pu expérimenter vocalement. Là, il était clair que c'était la bonne piste.

Les questions les plus pointues de traduction concernent l'économie : ne pas mettre trop de mots. C'est principalement l'objet des discussions entre Christophe et Marie : comment arrive-t-on à une économie particulière de la phrase qui permet d'aller au plus près de la pensée? Marie travaille avec un latiniste. Dans certaines phrases, il existe de nombreuses possibilités. Un même mot peut signifier air ou atmosphère ou climat. Aujourd'hui, on entend beaucoup le mot climat, pour autant, est-il le plus juste? Marie travaille à ne pas créer de confusion avec des mots qui ont pu évoluer.

« Tout ce que dit  
Lucrèce à son époque  
sur le cosmos, sur  
l'atome, le climat  
est époustouflant ;  
on a l'impression  
que certaines choses  
auraient pu être  
écrites hier. »



Faut-il dire atome ou élément premier ? C'est un travail passionnant. Comment faire entendre au public d'aujourd'hui ce qui pouvait s'entendre autrement à l'époque ? La vision de Christophe me semble juste : il n'y a aucune volonté d'actualiser à outrance, faire comme si le texte parlait d'aujourd'hui – ce qui pourrait être un écueil. On ne tombera pas dans ce piège.

Marie a traduit le prologue et les deux premiers chants – que je suis en train d'apprendre [l'entretien a lieu le 11 juillet 2023]. Le chant III arrivera fin juillet, etc., jusqu'à fin août. C'est un plaisir d'apprendre ce texte, je vais m'y remettre dès la fin de notre entretien – je le fais au moins une heure par jour. C'est très différent de ce que je joue en ce moment ; cela n'a rien à voir avec *La Question* d'Henri Alleg [mis en scène par Laurent Meininger, le spectacle s'est joué au Festival d'Avignon 2023 au Théâtre des Halles] ni avec *Quartett* d'Heiner Müller [mis en scène par Jacques Vincey, créé en septembre 2023 au Théâtre Olympia – Centre dramatique national de Tours]. Cela m'emmène dans d'autres territoires. Ce qui est magnifique, c'est que Lucrèce est un poète. Avant toute chose, *De rerum natura* est un poème. C'est ce qui me touche particulièrement dans ce projet : c'est un poème sur la nature.

Aujourd'hui, nous sommes en plein dans le sujet, tout résonne. Dès le début, il est question des climats – étant à Avignon par 38°, ça résonne forcément avec le réchauffement climatique. Ce qui est beau – et j'espère que ça le sera pour le spectateur – c'est qu'aujourd'hui, toutes ces questions liées à la science, au climat, on les reçoit de façon journalistique, informative, alors que là, cela passe par le poème. Je pense que ça fait entendre profondément d'autres choses, le passage par la langue de l'artiste transcende.

Je suis ravi d'être dans ce texte. Il y a une très grande précision dans cette langue. Elle est fleurie mais très accessible. Je suis frappé par le concret du texte, qui va au cœur des choses. On travaille beaucoup à ce que ce soit le cas : mon boulot d'acteur, c'est de donner aux mots et à la pensée le plus de clarté possible. Là, c'est faisable car ça parle de ce qui nous touche très concrètement.

C'est un poème sur la nature où Lucrèce parle aussi de la nature humaine...

Bien sûr, mais le prisme de Christophe est davantage celui de la nature. Tout se rejoint. Nous commençons par la grande peste d'Athènes. Lucrèce conte les choses magnifiquement : d'abord, il raconte comment la peste se propage, puis il

raconte les types de comportements que cela fait naître chez les hommes – ceux qui fuient, ceux qui s’enferment dans leur égoïsme... Évidemment, cela ne peut que résonner avec l’épidémie de COVID que nous avons traversée – et d’ailleurs, Christophe s’est lancé dans son projet d’adaptation pendant le confinement. Nous sommes en plein dans ces questions d’interaction entre les vivants que nous sommes et le vivant autour de nous. Le texte a été écrit bien avant les ères préindustrielle et industrielle. On voit déjà la puissance de l’humain – qui peut être négative – sur ce qui l’entoure, et en même temps c’est un chant magnifique sur la nature.

Christophe m’a parlé de sa volonté de donner une dimension opératique au poème, d’en faire une sorte d’oratorio. Comment abordes-tu cet aspect ?

Nous avons travaillé dès le début avec le son, avec la musique. C’est formidable parce que la musique porte, elle est un partenaire essentiel. À tel point qu’un jour, quand nous avons eu un problème technique et que Christophe m’a demandé de faire un filage sans le son, j’étais complètement perdu ! J’avais déjà pris une série de repères très précis dans le jeu en fonction de la musique. Elle aide beaucoup.

L'ambition de Christophe est de faire un « objet total » avec le son, la lumière, la vidéo, la voix. En ce sens, l'idéal est de travailler le plus tôt possible avec tous les éléments pour se caler, trouver les sonorités justes dans le jeu, dans ma propre voix. La lumière et la vidéo se construisent au fil des répétitions mais le son a été présent depuis le début. Il s'agit de sculpter rythmiquement chaque chant, chaque passage.

Le dispositif scénique aussi est porteur. Christophe a travaillé sur une sorte d'anneau qui tourne, sur lequel je me déplace. C'est un espace à la fois très concret et abstrait. Je suis ancré au sol et en même temps cela élève la parole. Je suis aussi ravi de travailler avec Éric Soyer qui fait les lumières – c'est un créateur que j'aime beaucoup.

Le texte est adressé à un « tu » qui est un disciple et, par extension, chaque lectrice et lecteur. Utilises-tu ce mode d'adresse pour parler directement au public ?

Bien sûr. Des variations se créent dans le rapport au public. Le texte pourrait être un peu didactique et, au tout début, on s'est posé la question de l'adresse directe : comment la doser ? Christophe me disait : « Il faut que tu sois Lucrèce. Bien sûr, tu viens pour transmettre quelque chose à celles et ceux qui vont te lire et t'écouter, mais tu parles aussi pour toi,

pour suivre ton propre cheminement. » On travaille sans cesse sur le dedans/dehors. Son regard de metteur en scène est très fin, précieux sur le dosage entre adresse et intériorité. Il veut aussi qu'il y ait des envolées, que Lucrèce parte dans son propre imaginaire, se laisse déborder par sa pensée. L'enjeu, pour moi acteur, est de travailler sur les nuances, sur la nécessité de transmettre ce discours, sans qu'il soit asséné ou donneur de leçons. Le texte parle beaucoup de la vie, de la mort. Pour l'acteur, ça fait résonner toutes les cordes de la harpe – si tu as l'honnêteté d'aller investir tout ce qui se dit. C'est très riche.

Comme je te disais, ça fait longtemps qu'il ne m'était pas arrivé, en répétition, de me faire déborder émotionnellement par le texte. Je ne m'y attendais pas du tout. Et ce n'est pas forcément sur les moments dramatiques, plutôt sur ceux où Lucrèce parle du cosmos, de la vie autour. Est-ce qu'il y a d'autres soleils, d'autres mondes, d'autres lunes, d'autres formes de vie ? Ses mots pour traverser ces questions sont d'une grande beauté. C'est incroyable quand on pense à l'époque à laquelle il écrit tout ça. En ce moment, on est en train de découvrir des exoplanètes en dehors du système solaire qui réfléchissent la lumière de leur étoile... On se pose toujours la question : existe-t-il d'autres formes de vivant ? Lui, à son époque, en est persuadé : il y a

d'autres soleils, d'autres lumières, d'autres lunes. Je dois dire que ces moments-là me sautent à la gorge.

As-tu une idée de la silhouette qui sera celle de Lucrèce dans le spectacle – avec quel costume ?

Non, cette question n'est pas encore résolue. Elle est complexe. Au début, nous avons parlé de certains spectacles de Klaus Michael Grüber, quand il montait les tragédies grecques, avec des personnages en morceaux d'armure ou de tissu. On se dit évidemment qu'il ne faut pas qu'il soit en jeans. On cherche mais sans avoir encore trouvé. Est-ce que cette silhouette – ce corps – doit échapper au réalisme ? Le costume, c'est ce qui reste à peindre dans le spectacle.

Comment as-tu perçu le titre choisi par Christophe Perton : *Évangile de la nature* ?

«Évangile» est un mot lourd, chargé – surtout pour un mécréant comme moi ! Mais j'aime cela, je trouve cette dénomination très intelligente. Elle raconte à la fois l'endroit concret de la nature et celui du mystère, du discours, de la parole, de la transmission, de la recherche.

Au début, Christophe s'interrogeait sur la pertinence de ce titre, mais je le trouve très juste par rapport au spectacle qu'il veut construire.

« L'enjeu,  
pour moi acteur,  
est de travailler  
sur les nuances,  
sur la nécessité  
de transmettre  
ce discours, sans  
qu'il soit asséné ou  
donneur de leçons. »

Au moment où tu joueras *Évangile de la nature* – juste après avoir créé *Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot – tu ne seras plus directeur du TNS. Est-ce que venir au TNS une dernière fois cette saison en tant qu'acteur revêt quelque chose de particulier pour toi ?

Bien sûr. Et j'avoue qu'en faisant la programmation de l'automne, j'ai fait un peu exprès de programmer ce spectacle en décembre. Je n'aime pas les au revoir et les adieux. Quand il y a une soirée, je pars systématiquement avant la fin, un peu en douce, sans dire au revoir. Peut-être parce que je n'aime pas le côté sentimental ou parce que j'ai peur d'être débordé par mes propres émotions. Alors terminer l'année comme ça, terminer ce chemin avec *Évangile de la nature*, c'est une manière de faire un au revoir et de refermer l'histoire magnifique que j'ai vécue au TNS ces neuf dernières années. Donc, oui, évidemment, le soir de la dernière représentation d'*Évangile de la nature*, le 21 décembre, sera particulière. Pour moi, ce sera une fête de dernière.

À mon arrivée au TNS, je m'étais présenté au public avec *Clôture de l'amour* [spectacle de Pascal Rambert, programmé en 2015]. Je voulais me présenter comme acteur. C'est important je pense, pour le public, d'incarner quelque chose, d'une

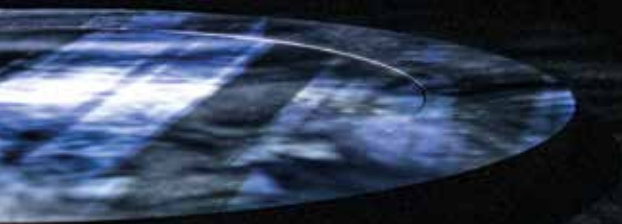


manière ou d'une autre. Quand tu es acteur, tu as cette chance de pouvoir incarner directement. Je suis arrivé en faisant l'entrée en scène de l'artiste avec *Clôture de l'amour*, la sortie de scène – provisoire, je l'espère – se fait avec *Évangile de la nature*. J'en suis très heureux. C'est beau de finir avec le cosmos. Je vais disparaître dans le cosmos strasbourgeois, pour me retrouver dans d'autres galaxies!

**Stanislas Nordey**

Entretien réalisé par Fanny Mentré,  
collaboratrice littéraire et artistique au TNS,  
le 11 juillet 2023

















**Production** Scènes&Cités

**Coproduction** Théâtre National de Strasbourg

Avec le soutien du Jeune Théâtre National

La Compagnie Scènes&Cités est conventionnée par le ministère de la Culture et la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

**Création le 13 décembre 2023 au Théâtre National de Strasbourg**

---

**Tournée** Toulon, Théâtre Châteaullon-Liberté - Scène nationale, du 19 au 23 mars 2024  
Thonon-les-Bains, Théâtre Novarina, le 27 mars

---

**Théâtre National de Strasbourg** | 1 avenue de la Marseillaise | CS 40184  
67005 Strasbourg cedex | tns.fr | 03 88 24 88 00

Directrice de la publication : Caroline Guiela Nguyen | Entretien : Fanny Mentré  
Réalisation du programme : Cédric Baudu, Suzy Boulmedais et Antoine Vieillard  
Graphisme : Antoine van Waesberge | Photographies de répétition : Jean-Louis Fernandez

Licences N° : L-R-21-012171 | Imprimé par Ott Imprimeurs, Wasselonne, décembre 2023



arte

un événement  
Télérama



Partagez vos émotions et réflexions  
sur *Évangile de la nature* sur les réseaux sociaux :

**#ÉvangileDeLaNature**

# Évangile de la nature

13 | 21 décembre

Salle Gignoux

CRÉATION AU TNS

D'après *De rerum natura* de  
Lucrèce

Traduction  
**Marie NDiaye**  
**Christophe Perton**  
en collaboration avec  
**Alain Gluckstein**

Adaptation, mise en scène  
et scénographie  
**Christophe Perton**

Avec  
**Stanislas Nordey**

Composition musicale  
**Emmanuel Jessua**  
**Maurice Marius**

Lumière  
**Éric Soyer**

Vidéo  
**Baptiste Klein**

Photographie  
**Smith**

Costumes et assistanat  
à la mise en scène  
**Ninon Le Chevalier**

Assistanat à la scénographie  
**Clara Hubert**

**Les costumes et les décors sont réalisés par les ateliers du TNS.**

**Équipe technique de la compagnie :** Régie générale Clara Hubert

**Équipe technique du TNS :** Régie générale Antoine Guilloux | Régie plateau  
Fabrice Henches | Régie lumière Jean-Laurent Napiwocka | Régie son Julien Meyer  
Régie vidéo Morad Ammar | Lingère Hélène Wisse

# spectacles à venir

## **Le Iench**

Éva Doumbia

.....

9 | 13 janv | Salle Koltès

## **La Chanson [reboot]**

Tiphaine Raffier

.....

10 | 20 janv | Espace Grüber

## et aussi...

### ***La Chanson*, court-métrage réalisé par Tiphaine Raffier**

Projection à l'issue du spectacle *La Chanson [reboot]*

.....

16 et 17 janv | 21h30 | Durée 30 min | Espace Grüber

### ***Dekalog*, série en 9 épisodes réalisée par Julien Gosselin avec les artistes formé-es à l'École du TNS (Groupe 45)**

Projection en présence du metteur en scène

.....

Sam 27 janv | 16h | Durée 4h avec entracte | Salle Koltès

**TNS** Théâtre National de Strasbourg

03 88 24 88 00 | tns.fr | #tns2324